

MON AME A DIEU, MON  
CEUR A TOI

I

La voile est à la grande hune,  
Disait un Breton à genoux,  
Je pars, pour chercher la fortune.  
Qui ne veut pas venir à nous,  
Je reviendrai bientôt, j'espère,  
S'chète yeux, prie, attends-moi,  
En te quittant, ma bonne mère,  
Mon ame à Dieu (bis), mon cœur à (toi.)

II

Pour rendre le sort favorable,  
Chantait les maris à loisir,  
Et faut vendre son ame au diable,  
Et donner son cœur aux plaisirs,  
Mais lui, songeant à sa chambre,  
Plein de tendresse et plein de foi,  
Il répétait : Ma bonne mère,  
Mon ame à Dieu (bis), mon cœur à toi.

III

Errant de rivage en rivage,  
Enfin il amasse un trésor,  
Et puis, il retourne au village,  
C'est pour sa mère tout son or.  
Mais il lit ces mots sur la pierre :  
Je pars aussi, mon fils, plains-moi ;  
Mais dans le ciel comme sur la terre,  
Mon ame à Dieu (bis), mon cœur à toi,  
Ou dans le ciel ou sur la terre,  
Mon ame à Dieu (bis), mon cœur à toi.

## LE MIROIR DE L'ASSASSIN

1

J'étais jeune alors, me disait  
ma vieille amie la baronne de  
Kerdaniel ; je venais de me marier.  
Vous n'avez point connu  
mon époux, le baron Roger de  
Kerdaniel. Il était mort depuis  
deux ans lorsque vous êtes venue  
en Bretagne. Je n'ai jamais  
été, mon ami, de ces femmes inconséquentes et injustes envers  
la Providence, qui attendent la  
mort de leur mari pour s'apercevoir  
enfin de leur bonheur, au moment  
même où elles en sont privées. Je  
ne vous ferai pas la peinture de ce  
bonheur ; les regrets de la vieillesse  
ressemblent trop à des murmures.

Le premier jour où je me sépara  
de lui pour une absence qui devait  
durer vingt-quatre heures, est resté  
l'une des époques les plus mémorables  
de ma vie.

"Nous avions un château à vingt-sept  
kilomètres de Rennes, dans une  
direction qu'il me serait difficile de  
faire retrouver à votre mémoire. Malgré  
cette courte distance, les chemins  
étaient si mauvais et la route si peu  
fréquentée qu'il fallait partir de  
Rennes dès le commencement de la  
matinée, pour arriver au grand perron  
avant les premières ombres de la nuit.  
Ce trajet me parut court la première  
fois que je le fis avec Roger, dans la  
semaine de nos noces. Maintenant qu'il  
me fallait recommencer toute seule  
ce chemin pour aller l'attendre au  
château de Montbazan, j'éprouvais  
plus que l'ennui de le quitter, une  
véritable appréhension, comme une  
terreur secrète, pressentiment trop  
véridique des aventures que j'allais  
avoir à courir.

"Nous étions en automne. Je m'étais  
attardée le matin à Rennes, un peu  
plus longtemps qu'il ne l'aurait fallu.  
Je vous ai dit déjà que je ne m'étais  
point encore séparée du baron de  
Kerdaniel. Nous prolongions à l'envi  
le charme et le trouble de ces premiers  
adieux. Il n'avait pas la force de me  
renvoyer ni moi la raison de partir ;  
et cependant il devait me rejoindre  
au bout de trois semaines.

"Du reste, pour arriver au château  
de Montbazan avant la nuit, ne  
suffisait-il pas de presser un peu  
l'allure de nos trotteurs ? Le chemin  
était mauvais, mais la calèche était  
tellement légère, qu'elle s'enlevait  
d'elle-même sous le moindre effort  
de l'attelage.

"Nous partimes donc avec une  
rapidité de bon augure et si notre  
voyage se continuait avec cette  
allure et cet entrain, nous ne devions  
pas manquer de regagner le temps  
que nous avions perdu."

La baronne interrompit son  
histoire et, après un silence, elle  
reprit :

"Ici, mon cher ami, il faut  
absolument me promettre que je  
ne verrai pas sur vos lèvres  
l'ombre d'un sourire ou d'une  
ironie, bien que mon aventure  
tourne à l'in vraisemblable ; le  
ressort de ma calèche se brise  
juste à l'entrée d'une petite haie  
meu que nous allions traverser.  
J'étais déjà à une vingtaine  
de kilomètres de la ville. Il y  
avait plus de deux heures que  
j'avais quitté la grande route,  
pour me jeter dans des chemins  
de traverse dont notre voiture  
avait toutes les peines du monde  
à se tirer. C'était une succession  
ininterrompue de fondrières, de  
marécages, ou bien de rochers mis  
à nu qui formaient pour ainsi dire  
des degrés d'un escalier sur des  
pentes impraticables. Le baron  
n'avait guère fait cette route qu'à  
cheval, avec le laisser-aller et l'in-  
souciance d'un jeune homme  
auquel les obstacles offrent plus  
d'agrément que de difficultés.  
Mon seul étonnement fut que la  
voiture eût résisté si longtemps,  
et mon seul regret qu'elle nous  
eût conduits si loin.

"En effet, ce malencontreux  
accident nous mettait tout à la  
fois dans l'impossibilité de continuer  
notre route aussi bien que de  
revenir sur nos pas. La nuit  
approchait, je n'avais ni loisir  
ni les ressources nécessaires pour  
improviser quel moyen de transport ;  
et d'un autre côté, ou chercher un  
abri dans ce misérable village qui  
ne comptait pas plus de vingt ou  
trente maisons ?

"En face même de l'endroit où  
une ornière plus profonde que les  
autres avait causé notre mésaventure,  
deux vieilles bonnes gens étaient  
assis à l'entrée d'une cour assez  
vaste, terminée dans le fond par un  
petit bâtiment d'assez maigre apparence.

"Il fallait bien accepter l'hospitalité  
qu'ils s'empressèrent de nous offrir,  
ou rester à la belle étoile, sinon  
coucher dans notre voiture dont  
les glaces avaient été brisées.

"A neuf heures du soir, après  
un souper frugal servi par la  
bonne vieille en personne, lorsque  
je me vis seule dans la pièce où  
l'on m'avait conduite pour y passer  
la nuit, je me pris à regretter de  
n'avoir point gardé avec moi ma  
femme de chambre.

"Quoiqu'elle fût à mon service  
depuis bien peu de temps, il m'eût  
été agréable de l'avoir auprès de  
moi, non point à cause des services  
qu'elle eût pu me rendre, mais à  
cause de la compagnie qu'elle m'aurait  
tenue. Je n'avais pas même la  
ressource d'apercevoir la compagne.  
Les fenêtres de la petite chambre  
que j'occupais donnaient sur la  
grande cour, et je n'avais en face  
de moi qu'un grand mur blanc  
longeant le chemin, et au milieu  
une porte noire solidement fermée.  
Un gros chien de garde qu'on  
avait détaché se promenait de  
long en large, la queue à demi  
relevée, et je me demandais  
malgré moi s'il était là pour me  
protéger contre les attaques ou  
bien pour me défendre de fuir.

"Mon cocher aussi bien que  
ma femme de chambre avaient  
été emmenés pour passer la nuit  
dans d'autres maisons du village.  
En cas d'accident je n'aurais  
pas même su au juste où les  
envoyer quérir.

11

"Je regardais machinalement  
ce que j'avais devant les yeux.  
J'étais assise devant une table,  
sur laquelle j'avais déposé un  
petit nécessaire de voyage, quelques  
feuilles de papier, des

lettres que j'avais emportées  
afin de mettre à jour ma correspondance  
dans ma prochaine solitude.

"En face de moi et à quelques  
mètres au-dessus de ma tête,  
pendait, accroché à un clou, un  
petit miroir tel que les gens du  
village les emploient pour se  
faire la barbe. Ce miroir un peu  
penché en avant offrait à mes  
regards l'intérieur triste et nu  
de cette chambre à peu près  
vide, qu'assombrissait encore la  
lumière fumeuse de ma lampe  
bretonne.

"Ce que je distinguais par-  
dessus tout dans ce miroir, c'était  
la porte blanche d'un grand placard  
en sapin, adossé contre la  
muraille à l'autre bout de la  
pièce, derrière moi.

"Cette armoire paraissait fermée ;  
il n'y avait pas de clé.

"Je n'avais pas accordé d'autre  
importance ni d'autre attention à  
cette circonstance qui ne semblait  
pas faite pour m'intriguer.

"Je continuais machinalement  
à regarder dans le miroir cette  
porte blanche qui ressortait dans  
l'ombre, lorsqu'il me sembla  
tout d'un coup la voir s'ouvrir.

"Était-ce une illusion ? Était-ce  
quelque jeu de l'ombre ou quelque  
trouble de ma vue ?

"Avant que j'eusse achevé cette  
première réflexion et commencé  
mon mouvement pour me retourner,  
qu'elle ne fut pas ma stupéfaction  
d'apercevoir dans la glace fidèle  
l'armoire qui achevait de s'ouvrir,  
en tournant sans bruit sur ses  
gonds ?

"Je n'avais pas besoin de faire  
aucun mouvement pour continuer  
d'apercevoir dans la glace tout  
ce qui pouvait se passer derrière  
moi ; je continuai à demeurer  
immobile ; aucun tressaillement  
ne trahit mon émotion.

"L'armoire, autant que je pouvais  
m'en rendre compte dans cette  
demi-obscurité, était partagée,  
comme il arriva d'ordinaire, par  
un certain nombre de rayons placés  
à des hauteurs inégales. Le  
dernier étage était beaucoup plus  
élevé que les autres, et je voyais  
distinctement, à la lueur tremblante  
de la lampe, deux mains velues  
et nerveuses qui passaient en  
dehors et se posaient l'une après  
l'autre sur le plancher de briques  
rougies.

"Ces deux mains furent presque  
aussitôt suivies d'une tête.

"Je n'avais point encore vu cet  
homme. Il me parut offrir une  
vague ressemblance avec les deux  
vieillards dont les avances m'avaient  
fait agréer leur hospitalité perdue.  
C'était leur fils sans doute, ou  
toute au moins quelqu'un de leurs  
parents, complice de la sanglante  
tragédie dont le dénouement  
lugubre allait s'accomplir.

"L'assassin jeta à droite et à  
gauche des regards furtifs ; sur  
le lit d'abord, qu'il parut s'étonner  
de trouver vide. Il avait compté  
sur les habitudes de la province  
et croyait sans doute me trouver  
profondément endormie de mon  
premier sommeil. Puis, ramenant  
les yeux il ne tarda point à m'apercevoir.  
Après quelques moments d'hésitation,  
je le vis qui s'avance en rampant ;  
son corps et ses pieds ne tardent  
point à sortir du placard. Le voilà  
debout, et, autant que je puis le  
distinguer dans le miroir, il tient  
à la main une barre de fer, une  
espèce de masse dont il a pris la  
précaution de se munir."

A cet endroit du récit, et malgré  
le flegme dont j'étais armée, je  
ne pus m'empêcher d'interrompre  
la baronne.

Vous étiez vraiment perdue,  
madame ! m'écriai-je malgré moi,  
et si je n'entendais pas ce récit  
de votre bouche, il me faudrait  
renoncer à devenir

quelle intervention miraculeuse  
à pu vous tirer de ce péril.

Aucune, reprit Mme Kerdaniel  
avec beaucoup de sang-froid, aucune  
absolument. C'est à ce signe, mon  
ami, qu'il vous sera donné, si vous  
le voulez bien, de distinguer une  
histoire véritable d'un roman fait  
à plaisir. Il est très facile, dans  
les drames, d'inventer je ne sais  
quels incidents merveilleux qui  
dénouent toutes les situations. Il  
n'en est pas de même dans la  
vie réelle. Le premier, je dirais  
presque le seul secours sur lequel  
nous puissions compter, c'est  
notre calme, notre sang-froid,  
notre esprit de résolution.

Vous figurez bien la position dans  
laquelle je me trouvais, à demi-  
renversée sur ma chaise de paille,  
les yeux naturellement dirigés  
vers ce petit miroir que ne me  
laissait ignorer aucun mouvement  
de l'assassin. Il n'avait plus qu'à  
étendre le bras pour me saisir  
et qu'à me frapper de son arme  
pour m'étrangler inanimée sur le  
carreau.

A ce moment suprême, je saisis  
lentement d'un geste nonchalant  
et ennuyé, une des feuilles de  
papier qui se trouvaient étendues  
devant moi sur la table, et feignant  
de me relire à moi-même, à demi-voix,  
une lettre que j'aurais écrite, j'improvisai,  
à quelque chose près, les paroles  
qui suivent :

Mon cher Roger,  
Il m'arrive un bien étrange  
événement. Ma calèche s'est brisée,  
et me voilà tout d'un coup  
arrétée au milieu de mon chemin  
chez des braves gens qui m'ont  
offert l'hospitalité. Ce qu'il y a de  
plus piquant, c'est que je suis  
absolument sans argent. J'ai  
oublié ma bourse, et me voilà  
dans l'impossibilité de payer  
le charbon, aussi bien que de  
payer les services qui me sont  
rendus. Envoie-moi donc de  
l'argent au plus tôt ; je suis  
condamnée à rester ici jusqu'à  
ce qu'il me soit parvenu....

J'ajoutais le nom du village.  
Je ne vous le dis pas, parce que  
vous y connaissez, je crois, quelques  
habitants.

J'avais à peine achevé de lire  
cette lettre imaginaire que je  
me penchai en avant pour la  
plier et y mettre l'adresse. L'assassin,  
qui ne se savait point observé  
de si près, laissait éclater l'un  
après l'autre les sentiments  
divers qui l'agitaient tour à  
tour. Immobile d'abord et hésitant,  
il semble se demander ce qu'il  
doit faire. A quoi bon commettre  
un meurtre inutile ? Je n'avais  
sur moi aucune espèce de bijou,  
pas même des boucles d'oreilles.  
Enfin, après une minute plus  
longue qu'un siècle, je le vis  
qui recule et qui regagne l'armoire  
avec le même silence et les  
mêmes précautions. La porte se  
referme ; j'étais sauvée !

Je n'ai pas besoin de vous  
raconter ce qui suivit. Le lendemain,  
à la première heure, j'étais  
debout, et, sous prétexte de  
me rendre à la messe, je me  
hâtai de gagner le bourg le plus  
voisin. Le bon vieux et la vieille  
sont morts l'un et l'autre au  
baigne de Toulon. D'autres  
voyageurs s'étaient réfugiés  
auprès de moi dans cette  
chaumière patriarcale ; je suis  
la seule à laquelle il ait  
donné d'en sortir."

ANTONIN RONDELET

## JEAN SÉRIEN

Il vient de naître un fils à Jean  
Sérien. L'heureux père se rend à  
l'Hotel de Ville pour faire sa  
déclaration.

Votre nom ? dit l'employé. Jean  
Sérien, Monsieur. Comment, vous  
n'en savez rien ! Vous plaisantez !  
Allez donc ! dites votre nom. Je  
vous le dis, Monsieur : Jean  
Sérien. Avez-vous fini de vous  
joquer de moi ? C'est plutôt  
vous qui vous moquez de moi ?  
Une dernière fois : votre nom ?  
Mais puisque je vous le dis :  
Jean Sérien.

L'employé se fâche. Jean se  
fâche aussi. Les agents de police  
s'en mêlent et on emmène Jean  
chez le commissaire. Votre nom ?  
Jean Sérien. Si vous continuez  
cette plaisanterie, on vous  
gardera au poste. Une dernière  
fois je vous demande votre nom.  
Jean sort de ses gonds ; il menace  
de tout casser. Finalement le  
commissaire ordonne de le  
garder. On dresse procès verbal  
de ce qui s'est passé. On en  
donne lecture à Jean et on le  
prie de signer. Il signe : Jean  
Sérien.

Le commissaire éclate de rire et  
renvoie l'infortuné en lui disant :  
C'est rien, Jean ! Il avait de l'esprit  
ce commissaire là !

BRICEST AND BEST  
LADIES STANBAP  
MAGAZINE  
Issued Monthly. Illustrates in  
splendidly executed Large Fashion  
Engravings the very latest and  
newest designs in Ladies' Wares  
and Children's Garments, and  
the latest information on Fabrics,  
Millinery, Trimmings, Household  
Furniture, Cooking and Domestic  
Receipts. Subscription price, only  
50 cents per year. Sample copies,  
if desired, sent Money Order or  
Bank Draft to Standard Fashion  
Co., 249 W. 35th St., New York.

POURQUOI LIRE LE  
JOURNAL ?

Pourquoi avoir des amis ?  
Pourquoi essayer à chasser nos  
ennuis et charmer nos loisirs ?  
Pourquoi chercher à s'instruire,  
à acquérir des connaissances  
qui développent l'esprit en même  
temps qu'elles forment le cœur.

La réponse à toutes ces questions  
se trouve dans la solution de la  
question : — pourquoi lire le  
journal ?

Comme l'intelligence tend  
toujours vers quelque chose et  
aspire sans cesse à apprendre,  
elle trouve dans la lecture l'aliment  
qui lui est naturel. Elle éprouve  
cette satisfaction qui se commu-  
nique au cœur et qui produit le  
charme de la vie. La jouissance  
de l'esprit et de l'âme est la seule  
qui puisse mériter le nom de  
bonheur.

La lecture, qui nous apprend  
quelque chose d'utile, nous procure  
une satisfaction intellectuelle qu'on  
éprouve pas même en compagnie  
d'amis qui nous amusent sans  
nous être utiles.

Le journal est le plus précieux  
de nos amis. Il est l'intime de  
la maison. Il est notre compagnon  
du soir, après une journée de  
travail et de labeurs. C'est notre  
conseiller pratique dans la carrière  
ou le métier que nous avons  
embrassé. C'est un ami qui  
éclaire et instruit. Le lecteur  
doit l'aimer comme on aime un  
ami sincère et dévoué à ses  
intérêts. Alphonse Karr disait  
un jour : "Chacun veut avoir  
un ami ; presque personne ne  
pense à être ami."

Le public, c'est à dire l'ouvrier,  
l'artisan, l'homme d'affaires et  
de bureau se montre ami du  
journal, si le soir, en rentrant  
à la maison, on prend le journal,  
ou si en revenant de l'ouvrage  
on le prend au dépôt, comme on  
arrêterait prendre un intéressant  
compagnon.

De son côté, le journal se  
montre l'ami du lecteur, en lui  
apportant des nouvelles qui  
l'intéresseront et en lui donnant  
des renseignements qui l'instruiront  
sur ses devoirs et ses intérêts.

Le journal travail au développement  
des dispositions naturelles que  
le lecteur a déjà, et agrandit  
d'une manière étonnante le  
cercle de ses idées.

Ainsi le journal en travaillant  
au perfectionnement de l'intelligence,  
enseigne le devoir et mieux  
les hommes connaissant leurs  
devoirs, mieux ils sont disposés  
à les remplir. Il y a un fait  
indéniable, c'est que plus un  
homme est intelligent, mieux il  
sait travailler, et si l'homme  
instruit est plus laborieux et  
connait mieux ses devoirs,  
l'ignorance, au contraire, engendre  
la paresse l'imprévoyance,  
l'immoralité, le préjugé et  
bien d'autres maux. L'ouvrier  
ignorant dilapidera son salaire,  
non seulement en dépenses  
inutiles, mais encore nuisibles.  
L'enseignement qui ressort  
de ces choses est très salutaire  
et l'homme avide de savoir  
trouve toujours dans le journal  
des choses utiles et intéressantes.

Quant aux lecteurs et aux  
lectrices dont les dispositions  
ne les portent pas aux études  
sérieuses, ils trouveront dans  
le feuilleton ce qui peut charmer  
les loisirs. On aime parfois à  
sortir, en imagination de la  
vie réelle, ou les soucis l'emportent  
sur les beaux jours peut voyager  
quelque peu dans le monde idéal  
ou l'on s'intéresse sans s'attrister  
aux infortunes d'un personnage  
fictif, dont le bonheur rend  
heureux et dont les qualités  
et les vertus rendent meilleurs.

En lisant ainsi chaque jour  
le journal, on acquiert, sans  
s'apercevoir, une foule de con-

nnaissances qui ornent l'esprit  
et développent les qualités  
intellectuelles. Tout citoyen,  
à quelque état qu'il appartienne,  
a besoin d'étude. La lecture  
du journal nous démontre nos  
intérêts et nous apprend à  
raisonner et à juger les hommes  
et les choses.

Et comme il n'est pas permis  
d'être indifférent à ses intérêts,  
il ne nous est pas permis de  
négliger la lecture du journal  
qui nous éclaire, nous instruit  
et nous amuse.

## EXPERIENCE EN AGRICULTURE

Faites de nombreuses expériences  
en agriculture ; assurez-vous, avec  
le plus grand soin, du résultat et  
des bons effets obtenus de chacune,  
et faites-les connaître aux autres  
cultivateurs qui vous entourent.  
Si ces expériences sont favorables  
à la culture, ils ne manqueront  
pas d'en faire leur profit. Car  
ce moyen, les cultivateurs mettront  
sous les yeux du public agricole  
une multitude de faits qui  
pourraient être d'une utilité  
incalculable pour l'agriculture  
en général.

Dans ces efforts pour améliorer  
l'agriculture et la rendre plus  
payante tout en produisant avec  
le moins de frais possible, le  
cultivateur prendra grand soin  
d'obtenir des produits de première  
qualité, de manière à ce qu'ils  
soient appréciés dans le commerce  
ou avantageux aux manufactures  
auxquelles ces produits sont  
destinés. L'agriculture, les  
industries et le commerce sont  
trois alliés qui doivent agir  
de concert : la prospérité de  
l'une ne peut qu'être utile et  
favorable aux deux autres.

Le cultivateur peut introduire  
des améliorations importantes  
dans ses cultures, sans pour cela  
s'imposer de fortes dépenses, si  
ces améliorations sont exécutées  
qu'après en avoir fait l'expérience  
sur une petite échelle, pour ne  
pas s'exposer à des pertes au  
cas de non succès. Quant à  
bien la bouter une terre, herser,  
semes sarcler, etc., toutes ces  
opérations peuvent être faites  
facilement, pourvu qu'elles  
soient bien exécutées à propos  
et en temps convenable.

Quant aux animaux de la ferme,  
le profit que le cultivateur pourra  
retirer dépendra des moyens qu'il  
aura pour les bien nourrir ; ce  
sont ses champs qui les lui  
procureront, s'ils sont cultivés  
avec soin et bien entretenus.

Le cultivateur ne devrait faire  
sur sa ferme aucune amélioration  
qu'il n'ait auparavant l'autorisation  
à partir. S'il a quelque argent à  
disposer pour bien améliorer sa  
terre, il doit l'utiliser sûrement  
avec la certitude que les améliorations  
faites lui profiteront ; il doit  
faire en sorte de ne pas gaspiller  
les épargnes qu'il aura faites  
en argent par des travaux sur sa  
ferme dont l'effet serait douteux  
comparativement à la somme d'argent  
dépensée, en n'adoptant pas à  
leur égard de ces travaux des  
champs, la chose est de la plus  
grande importance car les effets  
qu'on en attend, pour ne pas  
être immédiats, doivent être  
très cependant d'une plus longue  
durée.

PROPRIETES DE LA TOMATE  
COMME PLANTE MEDICINALE

Outre que la tomate est regardée  
comme un légume très sain et  
appréciable comme nourriture, elle  
est presque un remède souverain  
pour la dyspepsie et l'indigestion.  
La tomate adoucit et quelquefois  
elle arrête entièrement un accès  
de toux ; elle est très efficace  
pour la maladie du foie et  
des pumons.

Le mode le plus ordinaire de  
préparer ce fruit est le couper  
en tranches et de l'assaisonner  
avec du sel, du poivre et du  
vinaigre, comme on le fait  
pour les concombres.

Pour étuver les tomates, il  
faut les cueillir mûres sur la  
plante, puis les mettre dans un  
pot sur le poêle ou sur le feu,  
et sans eau. Il faut les étuver  
lentement et ensuite y mettre  
une petite morceau de beurre.  
Les utiliser comme on le fait  
de la compote aux pommes.

On peut utiliser les tomates  
soit crues, soit sous forme  
de marinade aux repas.

## STANDARD FASHION CATALOG

now ready for Fall and Winter of 1892. A  
100 pages—over 1,000 elegant illustrations.  
Mail Free, for only 50 cents. STANDARD  
FASHION CO., 322 West 14th Street, New York.

Ripans Tabules relieve nausea.